



HAL
open science

Le langage et l'idiome : les partitions sur l'espace grammatical au vu de quelques pathologies

Didier Samain

► To cite this version:

Didier Samain. Le langage et l'idiome : les partitions sur l'espace grammatical au vu de quelques pathologies. *Sémiotiques*, 2000, Incidences de l'impossible dans le langage, pp.31-63. <hal-04061205>

HAL Id: hal-04061205

<https://hal.science/hal-04061205v1>

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Didier Samain
Université de Paris 7

Le langage et l'idiome,
Les partitions de l'espace grammatical au vu de quelques pathologies

Présentation

Le travail qui suit est celui d'un linguiste, c'est-à-dire de quelqu'un dont le métier est de décrire ces entités appelées *langues naturelles* (on leur donnera plus bas un autre nom), et à réfléchir le cas échéant sur l'outillage conceptuel que sa formation professionnelle lui a transmis. Lorsqu'il recourt à des données aphasiologiques, le linguiste reste linguiste et ne devient pas clinicien. Les cas qui seront présentés sont du reste des cas connus, puisés dans la littérature.

Cela dit, si l'on cherche à cerner le caractère pathologique d'une production langagière, on est naturellement tenté de définir cette «anormalité» par rapport à des réalisations considérées comme «normales». L'intérêt taxinomique de cette approche intuitive ne saurait certes être sous-estimé (même s'il n'est pas certain qu'une taxinomie de la déviance soit directement utile au linguiste). Mais ce dernier a plutôt avantage à la considérer comme une propédeutique à son propre travail d'analyse. Une observation sommaire des phénomènes invite en effet à poser une question de principe: la pathologie ne nous montre-t-elle pas *in vivo* sous forme dissociée des processus normalement unis dans le langage ordinaire, ou plus exactement, si l'on tient à une formulation rigoureuse, dans la forme normalisée du langage ordinaire? C'était jadis, on s'en souvient, le postulat implicite des réflexions de Jakobson. Or, s'il en va bien ainsi, ceci pose tout de suite un problème de description, car il est clair que, de manière générale, ces dissociations *ne correspondent pas* aux partitions classiquement opérées par la grammaire. Et quand cela semble être le cas, il s'agit apparemment d'une division qui reste secondaire par rapport à d'autres lignes de cassure. Quelle conclusion devons-nous en tirer? Bien évidemment que la sémiologie aphasique fournit alors bien davantage qu'un réactif intéressant, qu'elle joue véritablement le rôle d'une instance critique par rapport aux métalangages normalement utilisés en grammaire. — Le descripteur se trouve ainsi avoir affaire à une double partition. Il travaille d'un côté avec

les découpages pratiqués par la grammaire et de l'autre, il lui faut bien se débrouiller avec ceux que révèle la clinique aphasiologique.

Ceci nous conduit immédiatement à poser d'autres questions. L'idée de départ, que les aphasies présenteraient sous forme dissociée des processus dont l'union constitue normalement «le langage» n'est à ce stade tout au plus qu'une hypothèse. En particulier, on pourra toujours lui objecter que rien ne garantit que la décomposition aphasique, qui est pathologique par nature, corresponde à des lignes structurelles profondes du langage normal. Et que c'est donc énoncer une pétition de principe que de prétendre accorder un rôle heuristique quelconque à de telles dissociations. Il s'agit là d'une objection très forte, et si l'on veut tenter d'y répondre, peut-être faut-il tester l'hypothèse inverse. Hypothèse qui peut être formulée ainsi: peut-on, à condition bien sûr de nous placer à un niveau suffisant de généralisation et d'abstraction, proposer une partition sur la grammaire du langage ordinaire qui ne soit pas en contradiction avec les coupures suggérées par la pathologie aphasique? À l'inverse de ce qui s'est fait jadis lorsqu'on a cru retrouver dans la clinique les coupures postulées au fondement du langage ordinaire (entre syntagme et paradigme par exemple), cela impose une démarche plus inductive, puisqu'il s'agit de construire cette partition sur la grammaire en fonction des processus identifiables dans l'aphasie. Nous verrons que la chose est possible, et intuitivement satisfaisante.

Mais si notre hypothèse de départ trouve là un début de confirmation, nous n'aurons pas pour autant résolu toutes les difficultés, loin s'en faut. Car comment dans ce cas articuler ces deux grammaires que nous obtenons? Celle que la tradition nous a léguée, grammaire dont il est banal de dénoncer le caractère «aristotélicien», «plaqué» sur des langues qui ne s'y prêtaient pas, en oubliant d'ajouter qu'elle a néanmoins permis de décrire de manière satisfaisante ces langues pour lesquelles elle n'avait pas été conçue. *Pur si mueve*. Elle marche, quoi qu'on ait pu lui reprocher. (Tout cela est si banal qu'on vient à soupçonner une telle banalité!) Et d'autre part l'«autre» grammaire, celle dont il est possible d'induire quelques grandes lignes à partir de l'observation aphasiologique. Si l'on veut, une grammaire «externe», celle des manuels et des taxinomies, et une grammaire «interne», grammaire, sinon des processus cérébraux, du moins en liaison plus directe avec lesdits processus. La grammaire externe correspond sans doute, si nous comprenons bien, au processus qu'Auroux (1994) pointe sous le nom de *grammatisation*. À l'inverse, nous pouvons d'ores et déjà considérer que la

grande naïveté des cognitivismes standards aura été de confondre ces deux plans grammaticaux dont les rapports semblent si difficiles à déterminer, grammaire externe et grammaire interne.

Voilà les questions que nous allons essayer d'éclairer un peu. Pour sa commodité, et parce qu'elle correspond à des tableaux cliniques bien identifiés, on reprendra pour l'essentiel la typologie proposée par Sabouraud (1995 et ici même), en aphasie pré-rolandique, dite «de Wernicke», et post-rolandique («aphasie de Broca»), chacune subdivisée en aphasie «sémiologique» et aphasie «phonologique», selon que le déficit atteint le versant «signifié» ou le versant «signifiant» du langage. Mais notre objectif restera linguistique, nous essaierons simplement de voir quelles hypothèses sur la grammaire interne telle ou telle sémiologie nous invite à formuler¹. Le rappel de la taxinomie nous aidera également à mieux cerner ce qui unit, et ce qui sépare, le normal et le pathologique, et nous permettra parallèlement d'esquisser quelques hypothèses sur le rôle de la norme dans le langage. Enfin, et nous terminerons par là, dès lors qu'on est ainsi convié à une recomposition globale de la syntaxe, le problème de son articulation sur la grammaire externe devient incontournable.

1. Les aphasies de Wernicke, des connexions sans itinéraire

1.1. Ce que me donne ma langue

Essayons de pratiquer une linguistique naïve, en nous demandant simplement comment procède un locuteur qui a quelque chose «à dire». Et pour éviter tout postulat mentaliste sur la langue, partons de ce qui est à notre disposition, c'est-à-dire des énoncés objectifs, séquence orale, écrite, littéraire, peu importe. En voici un exemple

¹ La dichotomie en Broca/Wernicke a été critiquée. À la fois parce qu'on a identifié d'autres zones du langage (outre celles liées à la cognition, dont les lésions ont inévitablement une incidence sur son fonctionnement), mais aussi sur la base de conceptions ouvertement antilocalisationnistes. Ajoutons qu'on a mis en évidence au moins deux syndromes qui présentent une sémiologie clairement aphasique (il ne s'agit ni de psychose, ni de déficience mentale) sans qu'on puisse leur associer de corrélation anatomique significative. Le plus connu est ce qu'on appelle désormais le syndrome de Landau et Kleffner (1957), caractérisé chez l'adolescent par une désintégration à peu près totale du langage associée à des troubles épileptiques. Plus récemment, à partir de la fin des années 80, les travaux de Gisèle Gelbert ont mis en évidence chez les enfants des «troubles de type aphasiques» (cf. ici même). Cet aspect neurologique, outre qu'il excède ma propre compétence, n'importe guère ici et sera négligé.

simple. Tout le monde connaît l'anecdote du billet de Célimène dans *Le Misanthrope*, dans lequel celle-ci éreinte allègrement chacun de ses prétendants:

- (a) Notre grand flandrin de Vicomte [...] est un homme qui ne saurait me revenir ; et depuis que je l'ai vu [...], je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui.
- (b) Pour le petit Marquis, [...] je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne [...]
- (c) Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries [...] ; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde.
- (d) Et pour l'homme à la veste, [...] je ne me puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit [...]
- (e) Votre Clitandre [...] est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié [...]

Nous allons négliger l'analyse de détail². Toujours est-il qu'un constat s'impose: la variété des enchaînements syntaxiques, non seulement n'empêche pas, mais souligne au contraire l'équivalence globale de ces énoncés: tout le monde est bien logé à la même enseigne! Or sur quoi cette équivalence repose-t-elle? C'est d'abord celle des contenus lexicaux — *lexicaux* et non pas catégoriels, puisque ce qui apparaît dans un énoncé sous forme verbale peut fort bien être rendu par un nom dans un autre énoncé. Plus généralement, on voit se maintenir une architecture sémantique d'ensemble, tandis que varie l'emplacement morphosyntaxique des signifiés. Cette variété s'explique facilement. Dès l'instant en effet qu'un locuteur commence à parler, il est bien obligé d'opérer un choix énonciatif, qui hypothèque la suite de son propos. C'est ce qu'on appelle une contrainte dépendancielle. Si à un moment donné Célimène dit JE, il faut bien qu'elle poursuive par un verbe, si ce verbe est transitif, elle bien obligée d'ajouter un complément, et ainsi de suite. Autrement dit, une option morphosyntaxique prise en un point donné de l'énoncé entraîne automatiquement des conséquences en cascade, qui ouvrent et ferment des possibilités d'enchaînements. Autrement dit encore, ce que ma langue me donne (il n'est pas pour le moment question de *langage*), ce ne sont pas des structures de phrase, mais plutôt des connexions locales. Tout à la fois une liberté et une contrainte. Liberté d'abord de dire différemment une même chose. Mais aussi enchaînements dans tous les sens du terme.

À l'aune de cette approche syntagmatique, la phrase, surtout si l'on conçoit comme une belle arborescence, fait un peu l'effet d'une fiction commode, un artefact grammatical, utile certes, mais dont le contenu empirique reste faible dans bien des langues, y compris dans le français écrit antérieur au XVII^{ème} siècle, ou, plus banalement, dans la langue orale. Si on écoute les gens parler, loin qu'ils suivent un

² Cet exemple et l'analyse qui suit sont repris de Samain (1999). Je n'en garde que l'essentiel.

schéma syntaxique précis, on les voit au contraire avancer au petit bonheur, conduits dans le détail par les connexions locales que la morphosyntaxe de leur langue leur propose et leur impose. Cependant, s'ils ne sont ni schizophrènes, ni aphasiques de Wernicke, ils garderont une sorte de projet sémantique d'ensemble — ils respectent une cohérence isotopique, ne changent pas d'univers sémantique à chaque instant, et finissent par aboutir quelque part. — Il arrive certes à tout à chacun de «perdre le fil»³, mais jamais au point d'ignorer alors qu'on l'a perdu.

Résumons ces remarques élémentaires: pour ce que j'ai «à dire», ma langue m'offre le choix (cela dépend bien sûr de ma compétence individuelle) entre une multitude de chemins. Avec cette restriction que le choix effectué m'engage, et qu'une fois emprunté, sauf à m'interrompre en cours de route, il me faut suivre mon chemin jusqu'à la bifurcation suivante. En revanche, elle ne m'indique pas l'itinéraire, ça, c'est à moi de le définir. Un énoncé normal contient par ailleurs un programme lexical et sémantique qui peut être assez contraignant. Non seulement le locuteur n'est pas supposé changer constamment d'univers sémantique, mais cette règle de cohérence ne concerne pas uniquement la cohésion discursive. Elle s'applique aussi *mutatis mutandi* dans bien d'autres domaines, ainsi qu'en témoigne par exemple dans les langues européennes ce qu'on a longtemps appelé la syntaxe de concordance. Et il y a encore bien d'autres manifestations analogues, dans des domaines très divers, tels les classificateurs dans les langues bantoues, ou bien encore, sur le plan phonétique, les lois d'harmonie vocalique des langues finno-ougriennes. Bref, il apparaît que tout au long de l'énoncé courent une série d'éléments, sémantiques, morphosyntaxiques, phonétiques, variables selon les langues, qui expriment des solidarités excédant le seul domaine de la rection.

Enfin, ne l'oublions pas, il faut, pour que ces solidarités fonctionnent durablement, que le locuteur sache où il va. Or, dans ces conditions, on pourrait caractériser schématiquement les difficultés rencontrées par l'aphasique de Wernicke, en disant qu'il conserve des embranchements, mais s'égare dès les premières intersections. Qu'il s'agisse de la syntaxe, des unités, voire de la structure phonématique, les solidarités sont en réalité atteintes dans les deux groupes d'aphasie. Mais nous verrons qu'elles ne le sont pas de la même manière.

³ Cf. Hönigswald (1925), et notamment p. 1-76: «Über das sogenannte Verlieren des Fadens. Eine analytische Erörterung».

1.2. Dissyntaxie

Voici d'abord quelques exemples⁴, tout à fait courants, de ce qu'on appelle parfois la dissyntaxie.

- (1) Je pense très d'aller à l'église de la mariée de votre aimable jeune fille, je serai à tous mes vifs félicitations.
 - (2) Quand on se promène le long des vieilles maisons font face à la rue.
 - (3) La mer est violente et le mouvement très beau à voir les lames qui se jettent sur les rochers.
 - (4) Celui qui procède de très bons vins sont mis dans un endroit où ils se conservent bien.
- [BDR, p. 88-93]

Le caractère anormal de ces séquences se manifeste dans la multiplication des zeugmes, comme si le locuteur oubliait constamment la construction initiale de son énoncé. Remarquons toutefois que, si problème de mémoire il y a, son mécanisme demande à être précisé puisque l'énoncé ne devient pas pour autant intelligible⁵. Certes les structures sont mal sélectionnées, mais les contenus lexicaux sont globalement cohérents, et l'ordre général du message n'est pas bouleversé. Simplement, d'un point de vue purement syntaxique, les connexions grammaticales s'établissent localement, sans tenir compte de ce que H. Paul appelait déjà il y a plus d'un siècle le *Bauplan*, terme qu'on pourrait gloser par *schéma global de construction*⁶. Cette défaillance du schéma global de construction, avec maintien de l'isotopie, est très perceptible de (2) à (4). En (4) par exemple, *vins* occupe simultanément deux places syntaxiques, mais une bonne solidarité sémantique persiste par ailleurs, puisque le sème *bons vins* introduit presque naturellement *mis dans un endroit*. Ce caractère local des connexions est également visible dans certains phénomènes d'accord.

Il faut se garder d'interpréter sans précaution certains énoncés de prime abord surprenants. Voici un type de réalisation fréquent en construction passive, qui pourrait suggérer qu'il y a confusion entre les rôles sémantiques des actants:

⁴ Les exemples qui suivent sont des classiques de la littérature, pour la plupart empruntés à O. Sabouraud (1995) [ci-dessous noté *OS*] et à B. Ducarne de Ribaucourt (1988) [noté *BDR*].

⁵ Les zeugmes semblent effectivement fréquents dans les pathologies aphasiques, mais ce critère ne saurait par ailleurs établir à lui seul une claire démarcation entre normalité et pathologie: n'oublions pas qu'ils ne sont pas non plus si rares hors du français normé, qu'il s'agisse de l'oral ou d'états anciens de langue écrite. Ce phénomène a été relevé par tous les historiens de la langue. Gougenheim (1984) en fournit de nombreux exemples dans sa *Grammaire de la langue française du XVI^{ème} siècle*.

⁶ (H. Paul, *Principien der Sprachgeschichte*, Halle, Max Niemeyer, 1880). À propos d'énoncés de ce type, Sabouraud (*op.cit.*: 103) formule un jugement analogue, en observant que ces patients produisent bien des unités lexicales, mais qu'ils «n'ont aucune syntaxe, dans le sens d'une solidarité qui normalement court au long d'une texte, marquée par des choix maintenus.»

(5) Le conducteur est conduit par la voiture
[BDR, p. 93]

Alors qu'il est en fait plus probable que l'anormalité provient ici de la dissociation entre schéma global et réaction. D'un côté un ordre sémantique (cognitif?) impose une séquence préférentielle de type [humain → non humain], tandis que, de l'autre, le schéma syntaxique semble devoir s'analyser en [lexème—(vb+prép.)—lexème]. La superposition des deux principes, sans qu'un système réglé de correspondances ne parvienne à s'établir entre eux, donne un énoncé dont la syntaxe est purement locale⁷. Voici un autre exemple qui n'est qu'apparemment paradoxal:

(6) Je plains les malades plus difficiles que moi
[*ibid.*]

émis par un patient qui avait déjà bien récupéré et voulait dire quelque chose comme: «je plains les malades qui ont plus difficultés que moi». Pas plus que le précédent, cet énoncé n'est incohérent, mais il montre clairement comment s'opère la dissociation entre le projet proprement sémantique, et ce que propose, point par point, la syntaxe d'une langue donnée. Dans ce système de connexions locales, le terme *malades* ouvre une place pour une expansion, ensuite saturée par un adjectif épithète. Ce mécanisme nous montre en revanche que l'emploi apparemment normal des catégories morphosyntaxiques ne doit pas faire illusion. Il ne l'est pas tout à fait⁸ dans la mesure où le rapport que ces dernières entretiennent avec les sèmes n'est plus lexicalement codé. Sémantiquement, les formes grammaticales véhiculent des *lectes* et non des catégories.

Il reste que la plupart de ces phénomènes ne sont jamais que des formes outrées, pathologiques au moins à ce titre, de mécanismes qu'on rencontre par ailleurs chez les normaux. En ce qui concerne le français, il faut le répéter, zeugmes, hypallages et

⁷ Il ne faudrait pas voir dans ce phénomène un exemple de dissociation entre acceptabilités sémantique et syntaxique. C'est à une division interne à la syntaxe que nous avons affaire. La bonne vieille grammaire, qui répartissait cette dernière sur deux espaces théoriques distincts, objets de deux parties bien distinctes dans chaque ouvrage, morphosyntaxe d'une part, théorie de la prédication d'autre part, ne postulait pas autre chose.

⁸ Encore une fois, si nous prenons comme référence une langue indo-européenne dans sa forme normalisée. La discussion porte, le lecteur l'aura compris, sur l'articulation, problématique, entre les unités de la langue réelle et les catégories de sa norme grammatisée. Les phénomènes de conversion usuels en anglais contemporain témoignent de la flexibilité catégorielle des *lectes*, y compris dans la langue standard.

accords par contiguïté se sont rencontrés de façon presque usuelle, y compris dans la langue écrite, jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle.

1.3. Wernicke sémiologique

Ce sont là des phénomènes que nous retrouvons chez ceux qu'on appelle les Wernicke sémiologiques. C'est-à-dire des malades qui, dans les cas graves, semblent utiliser les mots absolument n'importe comment. Si on leur demande de répéter ou de lire un mot, ils fournissent le cas échéant un mot totalement différent, et s'en satisfont. Lors de tests morphologiques, les mêmes dérivent sans sourciller *un chat: une chatte, un escargot: une escargote. C'est en lisant qu'on devient liseron*, et ainsi de suite.

Ces malades présentent-ils un «déficit taxinomique» (Sabouraud), qui les inciterait à accepter des enchaînements morphologiques effectués en dehors de tout acte référentiel? On a parfois souligné, avec raison, que de tels exercices renforcent artificiellement la pathologie de ces patients, en leur suggérant une règle contextuelle (qui, justement, n'est pas constamment applicable), alors même qu'ils sont incapables de la contester. Nous reviendrons sur cet aspect. Cependant, cette fois encore, il faut être prudent. Si les «Wernicke sémiologiques» ne semblent pas choqués par l'incohérence de certaines associations [cf. (8)], ils reconnaissent généralement le terme juste si on le leur fournit, et surtout la glose fournie spontanément en (9) atteste tout à la fois d'une certaine conscience lexicale (le locuteur est-il gêné par sa propre production?) et, quoi qu'il en soit, que tout ancrage sémantique n'a pas disparu:

(7) savon → savonnette

(8) dindon → dinette

(9) cordon → cornette [Commentaire:] «la cornette, c'est les sœurs».

[OS, p. 149]

Le problème est qu'ici cet ancrage, ou plutôt ce réancrage sémantique est totalement disjoint de l'ancrage précédent. Nous assistons ici *en direct* à la dissociation de deux formes de cohésion. Seule paraît subsister une cohésion du signifiant, puisque le patient va, par dérivations successives, d'un mot à un autre, mais non d'un signifié à l'autre, tandis que la *sémiosis* se limite apparemment à une série de réancrages sémantiques successifs. Sabouraud fournit d'autres exemples semblables [OS, p.150], dans le cadre d'un exercice sur le genre grammatical (mettre au féminin, et réciproquement):

- (10) prince → princesse
- (11) docteur → docteusesse
- (12) marin → marine
- (13) le timbre → la timbre. [Commentaire oral:] «La timbre, pour la tamponner. On la timbre.»
- (14) la chambre → le chambre [Commentaire:] «ils vendent ça pour faire des cordes, avec du chanvre... le chambre, ça se dit, je pense.»
- (17) le cidre → la cidre → l'acide

où nous voyons de nouveau à l'œuvre des solidarités purement locales, limitées à de petits espaces syntagmatiques, avec ce résultat justement observé par l'auteur que, lorsque le patient achève son propos, il ne parle plus de la même chose qu'au départ.

Ceci nous permet du moins déjà de formuler quelques remarques générales. Premièrement la forme particulière de cohésion maintenue dans l'aphasie de Wernicke nous amène donc à regrouper des notions traditionnellement considérées comme distinctes. En effet les exemples (1-6) sont «syntaxiques», puisqu'ils concernent des mécanismes de rection, alors que les suivants sont d'ordre «paradigmatique», puisqu'ils concernent la dérivation lexicale (7-9) ou morphologique (10-17). Nous voyons cependant en quoi ils sont analogues: tous consistent à induire *via le signifiant* des connexions locales (automatiques). Nous pouvons donc en conclure que, pourvu qu'on se place à un niveau suffisant de généralité, rection et dérivation peuvent, et doivent, être intégrées dans un cadre conceptuel commun. Ceci modifie déjà les partitions usuellement pratiquées sur la grammaire: l'aphasie de Wernicke, pour résumer, nous invite à regrouper rection et dérivation et, simultanément, à diviser la syntaxe, puisque nous avons vu que le malade conserve des enchaînements locaux, mais pas de schéma syntaxique global.

Par ailleurs, et surtout si l'on renonce à cet artefact méthodologique qu'est la synchronie, il reste à préciser quelle différence il y a entre ces cas *qui sont pathologiques* et ce qu'on observe dans la langue ordinaire. Car nous devons garder à l'esprit l'objection initiale: rien ne prouve *a priori* que les dissociations pathologiques suivent les lignes structurelles profondes du langage ordinaire. Cette question est difficile. Certaines des séquences observées du type {*cordon-cornette*} ou {*le cidre-l'acide*} réalisent en effet, sous forme pathologique et idiolectale, dans le cadre artificiel de l'exercice, des phénomènes dont l'histoire de la langue offre d'innombrables exemples sous le nom d'étymologies populaires, lesquelles procèdent également, et de

manière assez analogue, d'une dissociation suivie d'un réancrage sémantique⁹. L'activité de langage multiplie ces gestes de raccrochage sur du connu. Et pas plus que chez les aphasiques, ce mécanisme ne se limite au lexique. La syntaxe en fournit également des exemples bien connus, comme l'illustre l'histoire de la négation dans les langues romanes, caractérisée comme on sait par le développement, puis l'autonomisation, du forclusif. Particulièrement instructive à cet égard est l'intégration du tour dit «exclusif» *ne... que...* dans ce système, car elle a reposé sur une réinterprétation globale de la séquence¹⁰. En d'autres termes, la langue quotidienne procède elle aussi, à l'occasion, par équivalences approchées. Sans cesse des structures se rapprochent et se fondent, tandis que d'autres initialement semblables se disjoignent. Tout cela au gré de cette figure du destin que sont, pour le locuteur, les signifiants de son idiome. À ce titre les opérations auxquelles se livrent notre aphasique ne sont pas foncièrement différentes de ce que nous faisons. Tout locuteur est plus ou moins contraint de se repérer de place en place. Entre-temps, il faut bien qu'il suive à tâtons son idiome. La parole est une succession d'apnées.

D'un ancrage à l'autre, c'est donc la langue, dans son aspect mécanique, qui guide. Notre aphasique se fie à la langue et aux enchaînements qu'elle lui fournit. Si ça existe dans la langue (si «ça se dit») alors suivons la langue! Terminons par une remarque sur le caractère d'une certaine façon pathologique par lui-même des exercices de dérivation, artificiel en tout cas, et aussi bien pour l'élève que pour le malade. Puisqu'on les invite à produire une mécanique dérivationnelle au détriment d'une parole signifiante. Dans ce genre d'exercice, qui invite à se fier en aveugle à la langue, pas plus que l'aphasique, le potache ne sait où il va. Ces mécaniques sont cependant constitutives de l'idiome: *le chien-la chienne, le chat-la chatte*, mais tout aussi bien *je chante-tu chantes-il chante* ou encore *rosa-rosa-rosae*. Et ainsi de suite. Nous aurons l'occasion d'y revenir. La remarque s'applique tout aussi bien aux mécanismes de rection.

⁹ Un exemple d'école : le mot *choucroute*, issu de *Sauerkraut* «herbe aigre», dans lequel *sauer*, «aigre», a été réancré sur «choux».

¹⁰ Rappelons pour mémoire qu'il s'agissait à l'origine d'un tour comparatif (*nihil aliud quam*) dont on peut suivre l'évolution (encore non achevée en français classique), depuis le latin tardif jusqu'à ce qu'il intègre la structure canonique de la négation romane. (Cf. [Moignet, 1959] et [Muller, 1991]). L'intégration de la séquence [*que* + {P}] dans le système du forclusif suppose l'oubli de la structure d'origine et un réancrage sur une valeur approchée, analogue à ce qu'est pour le lexique l'étymologie populaire.

Dans l'immédiat contentons-nous de poser la question plus modeste: qu'est-ce qui différencie le potache, ou le locuteur lambda que nous sommes, de l'aphasique? Disons que si je joue le jeu, si j'accepte la règle dans cet exercice très artificiel qui ignore le *connected speech*, j'applique une métarègle implicite qui est de conserver le même cadre lexical, fût-ce en contestant la règle de dérivation. Je ne cède pas, sauf par jeu, à la mécanique qui m'invite à dériver *liseron* de *lisant*. Ce verrouillage lexical, qui bloque la mécanique dérivationnelle, est arbitraire, c'est un fait de norme, lié à la nature du lexique.

1.4. Wernicke phonologique

On parle de «Wernicke phonologique» lorsqu'une lésion pré-rolandique est associée à des perturbations au niveau du signifiant. En dehors de séquences automatiques (qui jouent évidemment un rôle facilitant¹¹), on observe chez ces malades, par exemple lors d'un exercice de répétition, des substitutions de phonèmes qui semblent largement anarchiques¹². Des phénomènes analogues se retrouvent en lecture dans les «troubles de type aphasique» [Gelbert, 1998, p. 174]: un mot comme *fourchette* sera lu successivement *brioche*, *rouche*, *rouche*, *fouche*, *fur*, *furch*, *furchèt*, et enfin *fourchette*. Dans ce dernier cas, l'hésitation n'efface pas tout lien phonétique, ni d'ailleurs sémantique (*briochefourchette*) entre les unités. Mais il arrive aussi dans les cas graves que les patients s'expriment dans un jargon à peu près total, avec impossibilité de répéter les mots qu'on leur propose. Ces cas limites dans lesquels toute capacité taxinomique semble perdue appellent cependant quelques observations.

D'une part, la chose a été maintes fois soulignée, il semble qu'on ait plutôt affaire à une sorte de multiplication d'essais, à un alignement de variations, qui parfois n'aboutissent nulle part, mais qui en principe s'arrêtent lorsque, plus ou moins fortuitement, le patient finit par trouver la forme correcte. Ceci suggère que la reconnaissance phonologique n'est pas entièrement perdue. Il est également

¹¹ Comme dans les autres troubles, les performances sont en principe facilitées (du moins chez l'adulte), si l'item est inséré dans une structure familière. Un mot ou un son qui manquent peuvent être réamorçés par un automatisme langagier, qu'il soit syntagmatique ou paradigmatique. Autrement dit, lorsqu'on met en route une séquence du type de celles évoquées ci-dessus. Ce fait mérite d'être noté.

¹² [BDR, p. 75-77] en fournit une série d'exemples, qu'elle classe selon le type de déformation (métathèse, persévération, problème de sélection, etc.) par rapport au mot cible. Malgré l'arbitraire apparent de certaines productions, les cas de découplage phonétique total sont exceptionnels, apparemment liés à l'interférence d'autres itinéraires, notamment sémantiques.

vraisemblable que l'allongement syllabique de certaines réalisations provienne de cette multiplication de tentatives infructueuses.

D'autre part, s'il est vrai que ces patients acceptent les logatomes comme des mots ordinaires, ce n'est en principe que lorsque ces derniers respectent la combinatoire propre à la langue en question. Ce fait nous rappelle cette évidence presque triviale que les phonèmes sont inclus dans des syllabes avant d'être inventoriés dans une taxinomie d'oppositions pertinentes, que l'inventaire phonologique est donc constitué initialement, non de phonèmes isolés, mais d'enchaînements de phonèmes; en un mot, que la phonologie est syntagmatique et combinatoire avant d'être différentielle¹³. À l'oral, et sans doute aussi à l'écrit, en émission et en réception, le locuteur identifie des séquences courtes, automatiques, dont la dimension correspond approximativement à une syllabe. Nous pouvons donc dire qu'au commencement était la syllabe, qui est sur le plan phonétique l'équivalent d'un enchaînement local en syntaxe. Elle est la syntaxe du phonème, ce préfabriqué que la langue me donne; tout comme elle me donne en syntaxe la rection et la dépendance. Et je n'ai aucunement besoin, pour cela, de convoquer la signification.

Enfin cette errance apparente semble obéir à une logique. Relevons notamment ces cas curieux où il y a de toute évidence télescopage entre des mots d'un même champ lexical, les items produits entretenant un double lien, à la fois sémantique et phonétique avec l'objet à nommer ou le terme proposé à la répétition:

- (18) globe → unglomod
 - (19) patinette → pédalinette
- [BDR, p. 76]

Des transformations de ce type sont intéressantes pour notre compréhension générale des mécanismes langagiers, puisqu'elles suggèrent clairement qu'un réseau lexical ne se limite pas à ces solidarités phonétiques qui constituent par définition les «familles de mots». On y voit simultanément à l'œuvre en effet des liens multiples, croisés, entre fragments de sons et fragments de sens, le tout apparemment soutenu par la mémorisation d'enchaînements phonématiques courts. En d'autres termes, nous n'avons pas affaire à deux séries parallèles, signifiant et signifié, en rapport de représentation-délimitation réciproque comme le voudrait une conception sémiotique du

signe. Mais bien plutôt à une concaténation en mosaïque de fragments des uns et des autres. Chaque terme est lié non seulement à une ou plusieurs représentations mentales, mais encore, du point de vue syntagmatique à d'autres termes, mais aussi à des fragments de mots, etc. C'était du reste ainsi que Saussure présentait les liens associatifs, si riches et multiples au regard des commutations structuralistes. Ceci est sans doute là l'indice du caractère *réticulé* de la mémoire, dont on peut penser que ces solidarités multiples garantissent simultanément la solidité, tout comme elles favorisent sans doute la récupération après une lésion neurologique, puisque la destruction de certains liens chez le sujet normal peut le cas échéant n'avoir qu'une incidence réduite sur le fonctionnement global.

Tout cela relève du reste (est-il besoin de le rappeler?) de l'expérience quotidienne de tout un chacun. Supposons que je ne «retrouve» plus le nom de quelqu'un, il est probable alors, qu'à défaut de «tomber» directement sur le mot recherché, je trouverai d'abord quelque chose de phonétiquement proche. Et j'aurai le cas échéant le sentiment qu'il existe un lien entre ce que ce que j'ai obtenu et ce que je cherche. Quel est ce lien? Précisément il est presque toujours multiple et variable. Il peut être phonétique (un rapport sourde/sonore par ex.), ou sémantique (synonymie, synecdoque, etc.). Il se peut aussi qu'interviennent des associations propres à mon idiolecte, c'est-à-dire, en définitive, à mon histoire individuelle. Etc. L'aphasique tâtonne semblablement pour parvenir au mot:

(20) [pour «écureuil»:] le RRY, le RRYRŒUIL, le KUNJE, l'écureuil
[BDR, p. 77]

Le locuteur normal y va plus rapidement à la fois parce que, sur un chemin balisé, il hésite peu, et sans doute aussi grâce à la multiplicité des chemins dont il dispose pour y accéder. La question se pose donc à nouveau de savoir ce que peut nous enseigner la pathologie sur le fonctionnement du langage en général. Mais nous pouvons, pour conclure cette première partie, formuler trois observations:

— Il apparaît que, dans leur diversité, les productions de type «Wernicke» présentent un caractère commun. Toutes attestent du maintien de solidarités qui apparaissent en quelque sorte fragmentaires au regard des solidarités «normales». Ce

¹³ Le «Saussure» vulgarisé par Bally et Sechehaye, dont on commence enfin à mesurer à quel point il s'éloignait de l'œuvre réelle, a occulté celle qui mériterait d'être considérée comme le livre majeur, le *Mémoire...* de 1879, dont la phonologie est syntagmatique.

qui subsiste, ce sont des séquences courtes, dont le caractère «mécanique» est souvent sensible: rection, dérivation, syllabe, (...). Nous avons vu toutefois que l'activité linguistique réelle du locuteur normal présentait des traits analogues. Faut-il voir dans ces séquences l'indice d'une modularité (au moins fonctionnelle) du langage — dont ce mécanisme représenterait l'un des modules, c'est-à-dire une partition objective de la grammaire interne? Ce n'est pas sûr, mais la question mérite désormais d'être posée.

— Une autre question qui reste pour le moment pendante porte sur le statut de la norme chez ce type de patient. D'une part ces derniers semblent ignorer l'arbitraire lexical, c'est-à-dire le verrouillage opéré par la norme¹⁴, et en même temps (en admettant bien sûr que les données exploitées ici sont statistiquement représentatives), ils invoquent régulièrement la norme («est-ce que ça se dit?»), au point de donner l'impression que ce qui leur importe est moins la pertinence pragmatique d'une forme ou d'un énoncé, que leur existence comme *formules* dans le stock de la langue. Ce rapport particulier à la norme est sans doute le symptôme d'une incertitude lexicale, qui serait elle-même à mettre en relation avec la difficulté qu'ont ces malades à contrôler un programme sémantique au-delà d'une séquence minimale.

— Enfin, de manière générale, on peut penser que les errances lexicales du Wernicke mettent en évidence une différence profonde entre la grammaire comme *inscription sociale de comportements langagiers codés* et la grammaire interne, celle qu'utilise réellement le locuteur. Cette dernière est tout ce qu'on voudra, sauf le produit d'un algorithme linéaire. Le comportement des aphasiques de Wernicke suggère qu'elle présente une structure réticulée.

2. Les aphasies de Broca ou la perte de l'idiome

2.1. Présentation

Venons-en maintenant aux aphasies de Broca, et aux sémiologies apparentées¹⁵. Si les aphasiques de Wernicke semblent avoir des difficultés avec la part d'arbitraire

¹⁴ «Ces aphasiques contournent la sémiologie, n'ayant plus la notion que, si tout peut être dit, tout n'est pas lexicalement marqué et que, pour signifier, la langue recourt à une multiplicité de moyens.» [OS, p. 139]

¹⁵ Certains des «troubles de type aphasique» exposés par G. Gelbert présentent de fortes analogies avec les aphasies de Broca. Vu l'importance que l'auteur accorde par ailleurs à ce qu'elle appelle

inhérente au lexique, le langage de l'aphasique de Broca se caractérise quant à lui par une réduction très forte, et dans les cas graves par la disparition totale, des indices morphosyntaxiques. Un agrammatique, c'est-à-dire un Broca «sémantique», ne dira pas *je n'ai pas dormi cette nuit*, mais quelque chose du genre *la nuit pas dormi* [BDR, p. 39]. Ceci n'est cependant qu'une manifestation immédiatement visible d'une pathologie plus générale. Si l'on aborde par exemple des ensembles plus étendus, les réductions sont *mutatis mutandi* analogues. Ainsi, sur une série d'images décrivant une action, le malade bornera son commentaire à en identifier la nature et les participants. Essayons de préciser ce qui est perdu dans une telle réduction.

Chacun sait, c'est même un topos, que les langues à flexion présentent la particularité de fondre en un signifiant unique plusieurs marques grammaticales (genre, nombre, fonction, etc.). À ce titre ces *idiomes* présentent deux caractéristiques importantes, d'une part des contraintes morphosyntaxiques fortes qui tendent à prédéterminer des enchaînements stabilisés (c'est ce que nous avons vu en première partie), et, d'autre part, une forte distorsion entre morphe et morphème¹⁶. Or l'aphasique de Broca peut utiliser des signes pour désigner, éventuellement pour prédiquer, mais il lui est beaucoup plus difficile d'intégrer en un signe unique les différents composants sémantiques d'un mot, et il est de même largement incapable d'enchaîner des énoncés. L'idiolecte de ces patients semble procéder au mieux par agglutination. Sabouraud [*op. cit.*, p. 206] souligne la tendance de ces patients à ne marquer qu'une seule opposition sémique à la fois: «Avec ce processus de diffraction, écrit-il, chaque élément de sens tend à coïncider avec un élément de la chaîne parlée; plusieurs éléments sémiques ne sont pas pour le patient coexistant dans une même unité.» Bref, le Broca réalise en quelque sorte, malgré lui, le rêve d'une langue biunivoque. Un signe égale un sens. Et pas de mot inutile. On a de même des formes de type (21') et (22') plutôt que (21) et (22):

- (21) Je mange le pain/ (21') Le pain je mange [BDR, p. 35]
 (22) coiffeuse/ (22') dame-coiffeur [OS, p. 206]

«l'extensivité» de la syllabe, on dira quelques mots des phénomènes d'effondrement syllabique qu'elle a pu observer. [Gelbert, 1994, p. 205-207; 1998, p. 101-103]

¹⁶ Cet écart tend cependant à se réduire dans les langues romanes ou germaniques modernes. Jespersen (1909→) a bien montré dans sa monumentale *Modern English Grammar* comment l'anglais contemporain évolue vers une croissante biunivocité sémiotique, qui le rapprocherait presque d'une langue isolante. Mais nous pouvons négliger cet aspect dans la présente discussion.

Les Broca éprouvent donc des difficultés particulières avec les mots grammaticaux. C'est-à-dire des signes qui, d'une part sont des articulateurs du discours (on les trouve fréquemment *entre* les séquences), et qui présentent par ailleurs cette particularité, devenue incompréhensible quand la langue se résume à des contenus lexicaux, d'être quasiment dépourvus de signification. Car quelle différence y a-t-il entre *pas dormi* et *je n'ai pas dormi*? Ne chicanons pas, il n'y en a *aucune* du point de vue pragmatique, et à supposer qu'il y en ait une sémantiquement, elle est bien faible. La volonté obstinée d'attribuer à chaque morphème un sens autonome exprime probablement une forme outrée, folle, du rapport spontané de tout locuteur à sa langue. Mais il est plus sage de considérer simplement que *je n'ai pas dormi* comporte un certain taux de redondance, largement inutile. Formulons les choses de manière plus générale: intérioriser l'idiome, avec sa part irréductible d'arbitraire, implique simultanément le renoncement à la biunivocité sémiotique. Or c'est précisément ce que l'aphasique de Broca n'est plus en mesure de faire. Nous allons donc voir que ce qui manque cette fois, c'est en quelque sorte l'*idiome*. C'est du reste ce que suggère le fait que ces malades ne semblent connaître d'autre guidage que sémantique. Des deux phrases suivantes:

(23) Le garçon qui poursuit la fille est grand

(24) La pomme que le garçon mange est rouge

[OS, p. 218]

ils comprendront mieux la seconde (dont la structure actantielle sous-catégorise des rôles sémantiques) que la première, dont l'interprétation exige une véritable analyse grammaticale. Pour des raisons analogues, l'aphasique de Broca identifiera le genre de mots *vache* ou *chien*, mais sera pris au dépourvu avec des mots comme *souris* ou *panthère*, dont le genre n'exprime qu'une variable grammaticale, sans être étayée par une opposition mâle/femelle. Au test d'Ombredane¹⁷, qui consiste à faire commenter une série d'illustrations montrant successivement un chat *sur*, *sous*, à côté d'une chaise ou d'un fauteuil, les réponses de ce type de patients sont éloquentes. Notre Broca peut généralement comprendre, voire dire, (25) et (26), mais rencontrera beaucoup plus de difficultés avec (27):

¹⁷ Cf. Ombredane (1951). On utilise ce test tout à la fois en aphasiologie et dans les cas de troubles cognitifs. Il permet non seulement d'évaluer la représentation spatiale et la compréhension littérale des prépositions, mais il fait en outre appel à des compétences plus abstraites, puisqu'il exige qu'on soit

- (25) le chat est sus, dessus
 (26) le chat est sous, dessous
 (27) le chat est sous la chaise

Ce n'est pas tout: lorsqu'ils sont capables de construire une phrase complète, ces malades semblent fournir presque systématiquement l'inverse de la réponse attendue. Pour exprimer l'idée que le chat est *sous* la chaise, les Broca donnent:

- (28) Le chat (est) dessus la chaise

Il ne faudrait cependant pas en conclure que le sens lexical de la préposition a été perdu. Ce qui semble faire ici défaut, c'est son rôle proprement syntaxique. On a souvent remarqué que ces malades choisissent systématiquement la préposition, non pour introduire le deuxième nom, mais pour décrire la position de l'objet que ce deuxième nom désigne. En d'autres termes, l'énoncé doit se comprendre de la manière suivante:

- (28') Le chat. Dessus-la chaise

c'est-à-dire comme la juxtaposition de deux désignations (ou prédications?) autonomes. D'un point de vue strictement lexical ceci est plutôt cohérent, mais il apparaît donc que seul le contenu proprement *notionnel* de la préposition est appréhendé, tandis qu'est perdu le rôle cohésif (ici de rection) normalement dévolu au morphème. On relève du reste des difficultés analogues chaque fois que la syntaxe contredit les rôles sémantiques — avec les constructions passives, ou encore avec des énoncés du type *la balle frappe le garçon*, compte tenu du caractère inanimé du sujet grammatical. En résumé (contrairement à ce qu'on a parfois supposé), le Broca ne perd pas toute syntaxe, mais la syntaxe qui lui reste est de toute évidence celle des *choses*, et non plus celle qui naît spécifiquement de *l'idiome*¹⁸. La langue du Broca n'est qu'une sémiotique, selon laquelle les items (parler de *mots* est sans doute inapproprié) expriment des sens. À la limite d'un tel langage, il y a la biunivocité: une voix, un sens. Il est très possible que ce phénomène soit lié à une réduction drastique de l'empan cognitif de ces patients¹⁹ — il n'impose donc pas de thèse particulière sur la modularité — mais il est instructif pour

capable de mettre en rapport des éléments les uns par rapports aux autres. Ceux qui échouent à ce test échouent du reste à manipuler les systèmes comparatifs.

¹⁸ Cf. les observations analogues de Sabouraud (*op. cit.*, p. 209-210).

¹⁹ Cf. d'ailleurs, ici même, l'article de J.M. Fortis.

le linguiste, car il met clairement en évidence tout l'écart qui sépare le *langage* de l'*idiome*.

2.2. *Sens, lecte et syllabe*

La réduction morphosyntaxique que nous venons d'observer présente également un versant lexical et phonématique. On relève en répétition des cas de réduction de l'énoncé dont il est assez difficile de savoir si elles portent sur la catégorie, sur le sens ou sur le signifiant lui-même. (Il n'est pas certain du reste que ces distinctions aient ici une réelle pertinence.) C'est le cas lorsqu'une lexie complexe est réduite à l'un de ses composants:

(29) brosse à ongles → les ongles
[OS, p. 208 & ici même]

Souvent la réduction porte tout à la fois sur la morphosyntaxe, comme ci-dessus, et sur la structure syllabique elle-même. Auquel cas, si les unités ainsi produites restent des signes porteurs de sens, il est beaucoup moins évident qu'on puisse encore les considérer comme des parties du discours. Appelons-les des *lectes*, que nous pouvons désormais définir comme des *entités langagières non catégorisées par un idiome*. Il est intéressant de noter que Gelbert rapporte (cf. ici même) des phénomènes analogues dans les productions écrites des enfants qu'elle soigne:

(30) [texte produit oralement sur image] le petit garçon grimpe sur l'arbre
(30') [même texte transcrit spontanément] le petit gandé sujs abre pour tou les noix

Mais cet auteur évoque des cas encore plus révélateurs. Nous avons vu plus haut l'importance phonématique de la syllabe, dans laquelle il faut voir la manifestation d'un principe de séquentialité propre à la chaîne signifiante d'un idiome. Syllaber, c'est faire la preuve qu'on a acquis la capacité à segmenter la chaîne phonique, c'est-à-dire non seulement à opérer un découpage (qui pourrait être aléatoire), mais surtout qu'on a intériorisé la combinatoire phonématique propre à cette langue. Or dans certaines pathologies, tous les mots tendent peu ou prou à se réduire à des monosyllabes. Certains enfants, écrit G. Gelbert [1994, p. 206], «ne conçoivent pas qu'une syllabe puisse être autre chose que l'équivalent d'*un sens*; lorsqu'un proposé se présente avec *plusieurs syllabes* mais *un seul sens*, ils essaient de distendre le plus possible cette syllabe "mère" pour y mettre tout le sens.» Il se produit alors un véritable effondrement syllabique, qu'elle appelle d'une métaphore amusante mais

évocatrice la *syllabe chausson-aux-pommes*. Gelbert pointe là un phénomène linguistique absolument central. Plus encore que précédemment, ces patients se rapprochent d'un dire minimum. — Non plus *un signe, un sens*, mais *une voix, un sens*. — Tentons de comprendre en quoi consiste le lien ainsi suggéré entre la pathologie aphasique, l'incapacité au polysyllabisme, et ce rapport à la signification. Il y a lieu de penser que la pathologie de la syllabe chez ces enfants est liée à la nature simplement sémiotique de leur langage (ils sont en quelque sorte dépourvus d'idiome), et aux courts-circuits sur la signification que cela entraîne.

On trouve en effet chez les enfants qui pratiquent la *syllabe chausson aux pommes* d'autres phénomènes curieux. Par exemple [*ibid.*, p. 216], lorsqu'on les fait lire sur une planche de syllabaire avec *a, p-a-pa, t-a-ta*, etc., il arrive qu'ils fournissent, non des syllabes, mais du sens. Pour *sa*, la petite Marcelle dit *six*, pour *va*, elle dit *Valérie*. Il manque en fait à ces enfants quelque chose dont la théorie du langage ne s'est généralement occupée que d'un point de vue en quelque sorte externe, à savoir l'espacement syllabique. Généralement ces questions soit sont cantonnées dans la phonétique, soit renvoyées aux marges de la discipline, à la rhétorique, à la théorie de l'information, etc. — Le *S* de *sentence* que les grammaires de constituants placent au sommet de leur arbre, simple point sans épaisseur, illustre exemplairement ce postulat: en principe, l'espace syntagmatique n'est pas considéré comme linguistiquement pertinent.

Or ceci a pour effet d'éluder des tas de questions, peut-être moins triviales qu'il n'y paraît²⁰. L'existence d'un lien entre la structuration *linguistique* du sens et la syllabe est cependant suggéré par un autre cas mentionné par Gelbert [*ibid.*, p. 206], celui d'un aphasique adulte capable de lire normalement des termes médicaux (qu'il ne comprend pas), mais qui manifeste immédiatement un comportement semblable lors de lecture «avec sens». Un cas de ce type nous montre clairement comment le sens peut rendre impossible l'accès au phonématisme. Encore faut-il bien sûr préciser de quel sorte de «sens» il s'agit. Nous pouvons en conclure que ce sens ne passe pas par l'idiome, mais par un véritable court-circuit cognitif, qui interdit simultanément la constitution de

²⁰ Entre autres: pourquoi les gens se répètent-ils? Qu'est ce qui est répété? Qu'est-ce que l'accord grammatical? Etc. Invoquer ici la rhétorique ou la théorie de l'information revient à prendre l'effet pour la cause. Un autre débat retrouverait dans cette perspective une actualité, celui portant sur la fonction structurelle profonde du polysyllabisme dans les idiomes.

l'espace syllabique²¹. Notons du reste qu'un court-circuit analogue peut aussi se produire sur le son. — Il existe par exemple des malades qui fournissent du son lorsqu'on leur demande de nommer des graphèmes. Ces patients sont évidemment incapables d'interpréter des trigrammes comme *eau*, et cela pour cette raison élémentaire que la valeur immédiatement *sonore* des graphèmes doit *toujours* être oubliée pour qu'un ensemble de lettres accède au statut de mot. — Dans les deux cas, court-circuit sur le sens ou court-circuit sur le son, l'incapacité à mettre en réserve des unités, à ne pas en faire immédiatement des *signes*, *signes de sons* ou *signes de sens*, apparaît bien comme un trait pathologique essentiel, susceptible éventuellement de provoquer l'effondrement syllabique. L'erreur de ces malades est, pour dire bref, tantôt de donner tout de suite du son, tantôt de donner tout de suite du sens, alors qu'il faut, comme le dit fort justement Gelbert [1998, p. 143], «rendre le son orphelin du sens».

2.3. Conclusion

Résumons rapidement. Nous avons rappelé que l'idiome fournit au locuteur normal la possibilité de compacter plusieurs informations sur un seul morphe; cette opération n'est qu'indirectement conceptuelle, car c'est le signe linguistique qui la crée. À l'inverse, toute langue contient une part non réductible de redondance, tous les signes ne véhiculent pas du sens, la longueur des mots est un phénomène *linguistique* non réductible par la théorie de l'information, etc. Enfin un signe linguistique sélectionne mécaniquement des relations indépendamment des rapports sémantiques²². Toutes ces particularités constituent la morphosyntaxe spécifique de l'idiome. Par contraste, et sans bien sûr prétendre unifier en une sémiologie unique les différentes pathologies qui viennent d'être sommairement abordées, nous pouvons en conclure qu'elles ont pour point commun d'ignorer ces apports spécifiques de l'idiome.

Nous avons constaté que le sens, loin de garantir la structure syllabique, peut dans certains cas entraîner son effondrement, et qu'il en va apparemment de même du

²¹ C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut interpréter la distinction que fait Gelbert dans ses travaux entre «sens sémantique» (entendons : qui est d'ordre cognitif) et «sens linguistique».

²² On songe bien sûr aux traits de sous-catégorisation, mais pas exclusivement. Ces enchaînements automatiques peuvent aussi être phonologiques ou prosodiques. En ce qui concerne la syntaxe, les lieux communs sur son «autonomie» ne cessent d'être des truismes que pour devenir des contrevérités (car ce n'est pas dans tous les idiomes que de vertes idées peuvent dormir furieusement). Il importe en revanche, et plus rigoureusement, de souligner que tout idiome est constitué d'itinéraires morphosyntaxiques

son à l'égard du graphème. Le caractère pathologique de cette fermeture prématurée sur le son ou sur le sens rend difficile le maintien d'une conception sémiotique du signe linguistique. Un peu trivialement d'abord: l'interprétation traditionnelle du signe est bien sûr mise à mal dès lors que, dans ces pathologies, son et sens fonctionnent de façon analogue, valant l'un et l'autre en quelque sorte comme *signifiés* du signe. De manière plus riche pour notre compréhension du langage ensuite; puisque ces faits suggèrent que les idiomes ne sont pas plus des systèmes de différences qu'ils ne sont des nomenclatures. Indépendamment de toute considération sur les interfaces (sociale, neurologique, etc.) de l'idiome, il en ressort que sa composante phonématique et syntagmatique peut difficilement être considérée comme le simple support matériel d'un système de relations phonologiques ou syntaxiques abstrait en soi.

Quoique ces résultats soient un peu inattendus au regard des partitions grammaticales habituelles, il ne faut pas s'étonner de voir le son et le sens ainsi regroupés, car rien n'invite à penser que ce «sens» soit un signifié linguistique normal, ni que ce «son» soit un phonème linguistique normal. Nous pouvons au contraire nous interroger sur la nature de ces unités, souvent monosyllabiques, qui ignorent la phonologie propre à l'idiome. Nous les avons appelées des *lectes* pour les distinguer des entités sémantiques catégorisées par l'idiome (les «parties du discours» de notre tradition grammaticale), rendues ainsi aptes à sélectionner des enchaînements grammaticaux spécifiques²³. Si le type «Wernicke» ignore l'arbitraire lexical, c'est donc d'un autre tout autre impossible qu'est dépourvu le «Broca», à savoir de celui qui interdit au locuteur normal de brancher directement le langage sur la cognition en court-circuitant l'idiome.

Si cette thèse est juste, les aphasies de Broca ne sont donc instructives pour le linguiste que de manière en quelque sorte négative, puisqu'elles montreraient plutôt ce que *n'est pas* la langue normalisée en idiome. Il est par exemple plus difficile à première vue de déceler des analogies entre ces troubles aphasiques et le fonctionnement normal qu'avec les aphasies de Wernicke. La question pourrait être posée pour quelques rares phénomènes, comme les troncations dont la particularité la

spécifiques, dont la relation au contenu cognitif (susceptible d'être exprimé par des lectes) n'est jamais homothétique.

²³ Ces lectes favorisent des liaisons sémantiques floues au lieu de sélectionner des rapports grammaticaux. C'est un point que je ne puis qu'évoquer ici.

plus frappante est évidemment leur insensibilité à la morphologie²⁴. On peut se demander si le noyau syllabique obtenu par troncation présente, ne serait-ce que quelques analogies avec les réductions observées dans les aphasies de Broca. L'abrègement d'un mot long par ce procédé doit-il s'interpréter uniquement en termes économiques, ou trahirait-il, très discrètement, une tendance ponctuelle des signes à fonctionner comme des lectes? C'est-à-dire à retrouver un mode cognitif non formaté par l'idiome? Sans être absolument exclue, cette hypothèse est difficile à étayer. Notons que, si les troncations privilégient la coupe syllabique au détriment de la morphologie, elles respectent la phonologie de l'idiome, et que les unités tronquées sont lexicalement productives²⁵. Le seul aspect qui inviterait peut-être à voir dans les troncations une tendance du signe à retourner à la sémiotique est le caractère un peu problématique de sa recatégorisation. En effet le statut catégoriel des signes tronqués n'est pas évident. Sans devenir de pures racines lexicales, ces derniers manifestent dans ce domaine une instabilité un peu plus forte que les termes ordinaires, instabilité qui permet la construction d'entités affranchies de la syntaxe et des relations d'ordre propre à l'idiome²⁶.

Deux observations pour conclure ces trop brèves remarques sur un groupe de pathologies dont on peut donc sans doute résumer la sémiologie, en disant que, chez ces patients, la langue est réduite à une sémiotique. Premièrement, et cela va nous intéresser pour la suite, on a observé que les productions des Broca, comme celles des Wernicke, sont facilitées par la mise en jeu d'automatismes linéaires (linguistiques, kinesthésiques

²⁴ Rappelons pour mémoire que les troncations procèdent par réduction syllabique sans tenir compte de la structure morphologique des mots construits. Cela peut aboutir à un bouleversement profond. — Comme avec le mot *bus*, issu d'une troncation de l'ablatif latin *omnibus* et devenu mot autonome, qui a fini par donner naissance à *autobus*, *trolleybus*, etc...

²⁵ Cf. note précédente.

²⁶ Pour reprendre l'exemple précédent, à la suite d'*autobus*, la langue a donné des constructions aussi diverses et aussi peu normées syntaxiquement qu'*abribus* ou *bibliobus*. (Notons l'inversion de la relation d'ordre entre ces deux mots construits.) Cela dit, sur ce point encore, sans doute faudrait-il relire Jespersen, qui oppose au «formal point» les «nombreux cas [où] rien, si ce n'est la signification naturelle de la combinaison, ne met en évidence les relations grammaticales», et qui mentionne notamment les hypallages (*his married life*, *her naked bed*, etc.). De manière au moins implicite, on voit se profiler chez cet auteur une théorie étendue de la dépendance qui intégrerait la parataxe et l'hypallage dans le fonctionnement syntaxique normal du signifiant. Le fait que Jespersen ait travaillé sur l'anglais n'est évidemment pas sans conséquence, étant donné que cette langue a tendu (tôt : l'auteur prend même des exemples en anglais élisabéthain) à passer outre la catégorisation. Il serait certes ridicule de rapprocher directement ce phénomène de ce qui s'observe chez les aphasiques de Broca. On peut toutefois imaginer (ce n'est bien sûr qu'une simple hypothèse) que persiste dans le fonctionnement langagier formaté par l'idiome des traces d'une relation sémiotique plus directe. Une notion comme celle de *saisie radicale*

ou contextuels.) Blanche Ducarne de Ribaucourt [*op. cit.*, p. 24] évoque par exemple l'utilisation thérapeutique de la chanson, c'est-à-dire, dit-elle, «d'un langage précodé qui, du point de vue linéaire, n'implique aucun choix mais engage le patient dans la restitution d'énoncés automatiques.» La difficulté est bien sûr de parvenir ensuite à obtenir de véritables énoncés. Mais cette place de l'automatisme, souvent sous-estimée, méritait d'être rappelée.

Deuxièmement, la caractéristique du locuteur normal est bien sûr qu'il peut opérer de tels choix, des bifurcations. Ces choix se présentent pour l'intéressé comme un éventail de possibilités en un point donné de la chaîne. Ce qui souligne une fois de plus la nécessité d'une approche *syntagmatique* du fonctionnement linguistique. Ainsi que nous l'avons vu en première partie, la nature et le nombre de ces possibilités sont des spécificités propres à chaque idiome.

3. Les grammaires de l'idiome

3.1. Les composants de la grammaire interne

Malgré leur caractère inévitablement sommaire, les analyses qui précèdent suffisent au linguiste pour en tirer quelques enseignements concernant la grammaire interne. Cette notion n'appelle pas nécessairement d'interprétation neurologique ou substantielle; elle désigne les partitions sur l'ensemble des objets grammaticaux suggérées par l'observation, en tant qu'elles sont différentes de celles opérées par une grammaire que nous appelons par contraste *externe*. Pour décrire cette grammaire interne, il suffit d'un nombre limité de concepts, souvent transversaux par rapport à ceux habituellement utilisés. Du point de vue syntaxique, l'opposition entre syntagme et paradigme perd notamment sa pertinence au profit d'une opposition plus intégrante entre *séquence* et *bifurcation*.

On définira comme *séquence* toute série courte et automatisée, quel que soit l'enchaînement grammatical dont elle relève. Soit les phénomènes traditionnellement désignés sous le nom de *rection* et de *phraséologie*. Mais c'est aussi les cas des *paradigmes* grammaticaux, ou de ce qu'on désigne habituellement sous le nom de

chez G. Guillaume me semble du reste aller dans le même sens. [Jespersen, *op. cit.* II, p. 296-305] et [Samain, «La syntaxe de Jespersen et l'économie du signifiant», à paraître.]

lexicalisation. La constitution et la mémorisation des séquences courtes constitue vraisemblablement un élément fondamental de la constitution de l'idiome, y compris naturellement pour le locuteur normal. La *bifurcation*, où s'arrête le Broca et où se perd le Wernicke, désigne les points de concaténation des séquences où le locuteur doit donc opérer un choix²⁷.

L'un des faits révélateurs de cette dichotomie semble être le rôle facilitant que les séquences automatisées jouent chez tous les malades; alors qu'en revanche, les mêmes éprouvent des difficultés à répéter des phrases, même brèves, dès lors qu'elles font appel à des possibilités de choix. La difficulté est également plus grande *entre* deux séquences. Pour la même raison, il leur est souvent plus facile de répéter une séquence familière qu'un mot hors contexte, d'écrire des mots entiers ou de réciter des séquences alphabétiques que des lettres dictées au hasard, etc. Ces dernières font en effet difficulté puisque, par définition, elles ne sont pas transformables en séquences automatisées. Ce qui fait qu'avant d'en venir là, la rééducation doit souvent passer par la récitation de l'alphabet. De la même manière, il arrive qu'on fasse réciter au patient les jours de la semaine avant d'en venir à des questions du type *Quel jour sommes-nous?*, c'est-à-dire, de nouveau, à des questions imposant des choix. On procède donc implicitement comme si la récitation des *paradigmes* (dans l'acception traditionnelle du terme) était une forme primaire de la syntaxe, paradigmes bien différents de leur reformulation structuraliste, puisqu'ils ne se fondent pas sur la liberté des commutations, mais tout au contraire sur la déclinaison d'une série ordonnée. Dans ces conditions, parler avec fluence, c'est être capable de concaténer des séquences. Ce sont précisément ces séquences qu'utilise l'aphasique de Wernicke, mais sans parvenir à les sélectionner et à les organiser. Dans de nombreux cas, l'élément déterminant dans la constitution d'une séquence semble être en effet l'existence d'une connexion syntagmatique forte dans l'idiome, et peut-être plus encore dans l'idiolecte du locuteur²⁸. En lecture, tel malade dira *jument* pour *cheval*, ou

²⁷ Nombre d'auteurs soulignent que, lorsque la capacité de lecture augmente grâce à la rééducation, la plupart des patients conservent davantage de difficultés avec les petits mots grammaticaux qu'avec des mots plus longs. Et pour expliquer ce phénomène, ils avancent fréquemment des arguments phonétiques. Cet aspect, en l'occurrence le caractère clitique des unités, joue vraisemblablement un rôle, mais il ne faut pas négliger le fait que ces morphèmes présentent aussi la particularité d'être fréquemment des points de bifurcation à la charnière entre deux séquences, donc des points où le sens n'est pas prévisible. Où donc s'égaré l'aphasique de Wernicke, où s'arrête le Broca.

²⁸ Sabouraud [1999, p. 99 et ici même] cite le cas d'un ancien instituteur devenu aphasique, à qui on demande d'expliquer successivement les mots *académie* et *inspecteur*. Or le malade produit manifestement des séquences, des *phrasèmes* pourrait-on dire (ex: *suivez l'académie*). Derrière ces séquences transparaissent en arrière-plan d'autres séquences (comme *suivre une formation académique*).

octobre pour *septembre*. Faut-il y voir des substitutions de mots, assortis d'une incapacité lexicale? C'est certainement en partie le cas (encore que quelque chose ait bien été lu et compris), mais cela n'explique pas le mécanisme lui-même, à savoir le déclenchement d'une série associative — *septembre* engendre *octobre* comme *cheval* donne *jument*, comme on récite *janvier, février, mars, avril, ...* ou encore *a, b, c, d...*, ou encore *1, 2, 3, 4...*, ou encore *rosa, rosa, rosae*; et ainsi de suite. Il est toujours plus facile de réciter dans un ordre donné que dans le désordre. Nombre de malades, pas seulement les aphasiques, retrouvent une lettre ou peuvent effectuer une opération avec des chiffres, à condition de passer par cette récitation.

Poussons par jeu le raisonnement. Si on dit que le vers a précédé la prose, et qu'on imagine là une antériorité historique du lyrisme ou de quelque chose de ce genre, alors, évidemment, le propos a peu de chance d'être pris au sérieux. En revanche, si on entend par là quelque chose comme une antériorité, du moins en ontogénèse, de la comptine, du *limerick*, sur l'énoncé propositionnel, alors au contraire, l'hypothèse est scientifique. Pour formuler les choses plus techniquement, il n'est pas sûr que la syntaxe, dans sa dimension proprement *linguistique*, naisse seulement dans la proposition. Elle naît tout autant, voire davantage, dans la déclinaison et la récitation, autant de séquences dans lesquelles la prosodie joue par ailleurs un rôle non négligeable. La langue serait donc en partie constituée de ces séquences mécaniques d'*overlearned language*, et il y a lieu de penser que les enchaînements qui résistent chez l'aphasique de Wernicke sont précisément de ce type²⁹. Ce qui veut dire également que ce n'est pas le même système qui traite la syntaxe complexe (qui fait appel à des choix et à des programmes cognitifs élaborés) et la syntaxe simple.

La persévération du mot *académie* dans les commentaires sur le mot *inspecteur* s'explique de la même manière: songeons au syntagme (probablement sensible et central dans l'idiolecte de l'intéressé) *inspecteur d'académie*. Je ne reprends pas le détail de cet exemple, rapporté et commenté par l'auteur, car ces brèves remarques suffisent à des fins d'illustration. Un autre exemple simple fourni par l'auteur est la séquence *courants d'air maritimes* produite par un malade à qui on avait donné à lire *courants d'air*, où le locuteur a donc maintenu simultanément deux séquences (les synthèmes *courant d'air* et *courant maritime*). Un locuteur normal sait quant à lui que le choix d'une séquence rend l'autre *impossible*.

²⁹ Certains faits évoqués par J.M. Fortis (ici même) concernant d'autres troubles confirment la thèse: le fait que la morphologie et le lexique (qui dans le modèle proposé ici font partie des séquences automatiques) soient mieux préservés chez les attardés mentaux; ainsi que l'impression de «ressassement», souligné par Fortis, que donne le langage des sujets hyperlinguistiques. C'est qu'il s'agit bien entendu d'un langage essentiellement composé de syntagmes figés.

Nos observations nous ont fourni un troisième concept, que nous appellerons le *réticulaire*, c'est-à-dire cet ensemble de chemins toujours multiples³⁰ qui s'offrent au locuteur normal. Tous les spécialistes connaissent le livre extraordinaire dans lequel Luria (1995) rapporte le cas de Zanetski, qui survit pendant trente ans à une balle allemande qui lui a traversé le cerveau. Lorsque la mère de Zanetski lui dit: «va dans la grange chercher telle ou telle chose!», ce dernier se fait répéter et se concentre sur les mots, comme s'ils avaient perdu leur transitivité, car la mémoire en morceaux de Zanetski a perdu toutes ses séquences. Posons naïvement la question: comment un individu normal comprend-t-il un mot ou un énoncé? Si je dis *grange*, ça n'évoque pas simplement un signifié, ni même un bâtiment objectif, mais aussi d'autres mots, mais aussi un certain nombre d'activités et de positions corporelles devant et dans ce bâtiment³¹. Et ces positions seront sans doute bien différentes selon que je suis un citadin en vacances ou un paysan au travail. — C'est ce que Quine appelle de son côté *l'inscrutabilité de la référence*. Mais c'est aussi, chacun dans leur domaine, ce à quoi conduisent les axes associatifs de Saussure (multiples, on l'a rappelé plus haut), ou encore la théorie des voies multiples (sémantique, lexicale et phonologique) chez les théoriciens de la lecture. La signification, et pas seulement la signification: tous les systèmes linguistiques complexes quels qu'ils soient présentent une telle structure réticulée. Lorsque les lexicologues traitent de l'évolution lexicale, en invoquant des phénomènes de métaphore, de métonymie, mais aussi des accidents historiques, l'étymologie populaire, etc., ils ne font qu'exprimer dans leur langage cette plasticité inhérente au réticulaire.

Cela dit, malgré et au-delà des variations individuelles, ces associations multiples fondent cet objet culturel appelé ici *l'idiome*. Car si on admet que la cohésion d'un système lexical repose sur une multiplicité de relations (issues en partie d'expériences individuelles), il reste par ailleurs que, chez l'individu normal, la multiplication de ces expériences aboutit à une sorte de moyenne, étalonnée par la norme, ce qui fait que, si la référence est, dans le principe, *non scrutable*, ce n'est pas trop grave dans la pratique, et

³⁰ On a évoqué plus haut la concaténation en mosaïque qui caractérise le réticulaire et son indifférence à l'opposition entre «signifiant» et «signifié». Soulignons qu'à l'opposé des modèles arborescents, le modèle linguistique ici proposé s'harmonise sans difficulté avec des données venues de domaines très différents. On songe en autres aux associations libres utilisées par la clinique psychanalytique.

³¹ Dans un cadre théorique différent, on songe à la récente théorie des blocs sémantiques que Marion Carel a développée à partir des travaux d'Anscombe et Ducrot. Ces chercheurs, qui s'intéressent aux

on s'entend à peu près sur les mots et les choses. Le Wernicke, qui dispose d'un réseau d'associations, mais non de la capacité de s'y orienter, ne fait guère de différence entre les différents itinéraires. Cela aboutit à des bifurcations incontrôlées, c'est-à-dire à un langage privé plutôt qu'à un idiome.

Le fonctionnement du réticulaire demanderait à être précisé. Nous pouvons cependant noter que, du point de vue sémantique, la structure réticulée de la signification épargne au locuteur de sommer tous les traits distinctifs d'un morphème (ce qu'il ne fait jamais en pratique) en lui permettant d'emprunter des itinéraires courts, en comprenant «à demi mot» comme on dit ordinairement. Mais la remarque vaut pour le fonctionnement linguistique en général. Nous avons rencontré avec la négation romane un cas très clair d'itinéraire court en syntaxe, analogue à l'étymologie populaire³². De telles réinterprétations, qui recourent à des éléments déjà stockés, permettent des parcours syntaxiques simplifiés, épargnant tout traitement computationnel long. Le locuteur n'a ni le besoin, ni le moyen, de conscientiser tous les rapports, ou de maîtriser, même inconsciemment, tout le système. Les itinéraires courts expliquent en revanche qu'il y ait dans le fonctionnement linguistique une tolérance à l'approximation (qui n'est jamais qu'un itinéraire court) et qui est donc une conséquence directe du réticulaire.

Tout idiome entretient par conséquent un rapport problématique au possible et à l'impossible. Tant qu'un énoncé n'est pas achevé, la structure réticulée de l'idiome laisse ouverts en chaque point de la chaîne un certain nombre de possibles. La fermeture d'un possible ouvre la possibilité d'autres enchaînements, et réciproquement. Il n'y a donc pas, de ce point de vue, d'opposition absolue entre possible et impossible. Et cela parce que l'idiome n'est pas une sémiotique. En revanche, et pour la même raison, parce qu'il est toujours conjoncturel, c'est-à-dire *historique*, l'idiome contient une part d'arbitraire non réductible en synchronie. Contrairement à l'aphasique de Wernicke, le sujet sain n'appliquera par mécaniquement une règle locale de dérivation, car il sait que *docteur* ne fait pas *docteuse*, ni *richesse*, *pauvresse*³³. Un linguiste ne s'en étonnera pas,

problèmes de l'argumentation dans la langue, débouchent dans leur domaine propre sur une conception non sémiotique de la langue. Pour une présentation toute récente, cf. Ibrahim (2001).

³² Cf. ci-dessus 1.3, et notamment la note 10 sur la contamination entre négation et comparaison dans la négation dite «restrictive».

³³ Songeons par contraste à ce que Guyard (1994) appelle une *grammaire élémentaire induite*. Guyard fait observer que les aphasiques peuvent exercer une déductibilité élémentaire mais seulement à l'intérieur du cadre proposé par l'observateur. Le malade construit ainsi des micro-systèmes partir du

qui sait bien quant à lui qu'un mot simple comme *docteur* ne produit pas de forme féminine de la même façon qu'un mot construit ou «pseudo-construit». Mais le linguiste n'est pas le locuteur. Arrêtons-nous un instant sur l'exemple suivant. C'est à vrai dire un vrai problème linguistique que de savoir pourquoi on dit *richesse* mais *pauvreté*. Héritage lexical dira-t-on à nouveau. Un sémanticien observera par ailleurs que, comme souvent, ces deux termes entretiennent en synchronie une relation asymétrique (*richesse* accepte par exemple la concrétisation métonymique contrairement à *pauvreté*). Mais cela n'explique pas encore tout. Il est probable que le descripteur aura également recours à des critères d'orientation scalaire, qu'il prendra en compte le micro système lexicologique dans lequel le lexème *pauvresse* fonctionne comme forme féminine marquée de l'adjectif substantivé *pauvre*, etc.

À ce stade, pourtant encore élémentaire, la question se pose de savoir si l'analyse épilinguistique du locuteur spontané (analyse présente, consciemment ou non, dans chaque acte linguistique) va jusque là. Il y a de bonnes raisons de penser que la réponse est *non*: ces deux savoirs ne sont pas identiques. Tandis que l'analyse épilinguistique utilise de préférence les itinéraires courts que lui fournit le réticulaire, il n'en va pas de même du métalangage sophistiqué utilisé par le linguiste. Ceci ne préjuge rien, bien entendu, de la validité empirique d'une description obtenue par un métalangage construit; mais il reste que ces considérations, et notamment la représentation du système lexical global qu'une analyse d'inspiration structuraliste s'efforcera avec logique de parcourir exhaustivement, sont un exemple typique de grammaire externe.

Toutes ces observations nous conduisent à la notion de norme, dont il est depuis longtemps banal de souligner le rôle central dans la constitution des idiomes. Une langue peut en effet se définir comme une sélection spécifique sur le signifiable global. Arbitraire d'un point de vue général, la sélection ainsi produite détermine donc un type de motivation propre et interne à chaque idiome. Cette normativité *externe et constitutive* présente en fait peu d'intérêt pour le linguiste, lequel travaille par définition en deçà des limites ainsi tracées. Pour tout dire, il s'agit là d'une première interprétation, un peu triviale, de la norme, sur laquelle il ne lui est donc pas nécessaire de s'attarder: en principe, les linguistes se préoccupent de l'arbitraire *interne au système* dont ils supposent, un peu à la manière de Cournot, qu'il provient du caractère

corpus qu'on lui propose, qui fonctionnent donc *in prasentia*. De telles grammaires sont totalement actualisées.

multifactoriel de la «causalité» qui le régit. Sans cesse en effet des phénomènes d'ordre divers, phonétiques, analogiques, sémantiques, etc. se croisent et interfèrent, ce qui a pour conséquence qu'un fait irrationnel selon un point de vue apparaîtra rationnel selon une autre perspective, et que, réciproquement, une rationalité locale peut fort bien engendrer une incohérence sur un autre espace de rationalité³⁴. Le recours à la multifactorialité permet généralement de ramener l'arbitraire à la motivation. — Pourquoi dit-on *pomme/pommier*, *poire/poirier*, *groseille/groseillier*..., mais *chêne*, *hêtre*, *frêne*... ? Cette irrégularité, ignorée par l'aphasique de Wernicke, disparaît si l'on se place à un autre niveau: nous distinguons en effet les arbres et arbustes dont les fruits nous intéressent directement, de ceux dont seul le bois peut nous intéresser. Quand tout se passe bien, l'irrégularité est ainsi insérée dans une régularité d'un autre ordre et le problème peut être considéré comme résolu. Ce n'est pas le cas ici, car l'idiome nous impose aussi le couple *raisin/vigne*. (L'aphasique ne s'en inquiètera pas, qui dira bien entendu un *raisinier*.) Même sur des objets aussi simples que ces questions de lexicologie élémentaire, le grammairien va alors se demander s'il doit constater l'irrégularité ou s'il lui faut poursuivre et chercher derrière l'exception une nouvelle règle, sémantique ou autre, plus sophistiquée que celle dont il dispose pour le moment, ou tout simplement différente.

Qu'est-ce que la norme à ce niveau? Nous pouvons appeler *norme* ce qui, à un niveau donné d'explication, est un *donné* arbitraire, non intégrable dans la systématique. Ceci permet de mieux saisir ce qui rapproche, et ce qui différencie, la norme énoncée dans un métalangage et la norme appréhendée par le locuteur spontané. En effet, d'une part la conception de la norme est sur ce point précis analogue dans la grammaire externe et dans la grammaire interne: celle, métalinguistique, du spécialiste, comme celle, épilinguistique, du locuteur tracent l'une et l'autre la limite de systématisme que l'un et l'autre sont en mesure de reconnaître dans l'idiome. En revanche, dès lors qu'il prétend dépasser la taxinomie pour proposer des explications, le travail du linguiste devient une lutte permanente contre la norme, puisque cette dernière définit la frontière, toujours à repousser, de son savoir. Reconnaissons cependant que ce constat demande à être nuancé, car il ne faut pas oublier qu'il exprime une conception particulière du

³⁴ Le courant néogrammaire a jadis fourni une belle illustration de cette attitude dans le domaine diachronique, en affirmant simultanément le caractère «sans exception» des «lois» phonétiques et l'interférence de principes analogiques. Cette thèse d'une causalité multiple permettait d'affronter l'irrégularité tout en maintenant un postulat déterministe.

travail grammatical et de la science. Rien ne prouve après tout que la grammaire doive se donner d'autres fins que taxinomiques³⁵. Peut-être, lorsqu'il est plus prudent, limité à la mise en ordre de l'observable, le travail du grammairien appréhende-t-il la norme d'une manière plus proche de celle du locuteur. Tout cela demanderait donc à être précisé, mais laisse quoi qu'il en soit intacte une autre question. Le rapport à la norme est en effet une composante essentielle de l'acquisition de l'idiome, laquelle suppose toujours des prescriptions du type: «il ne faut pas dire ceci, mais cela», «ça se dit» ou «ça ne se dit pas», etc., prescriptions dont la notion métalinguistique d'acceptabilité n'est jamais qu'une variante tardive, habillée de prétentions positives. De par son caractère social, l'idiome est indissolublement lié à de telles prescriptions. Jusque là rien de bien étonnant. Cependant ce caractère normatif de l'idiome prend une autre dimension si nous nous souvenons que l'un des traits les plus saillants des pathologies du type Wernicke est précisément que le malade ignore les restrictions sur le lexique opéré par l'idiome. Nous avons vu plus haut que disparaissaient notamment certains verrouillages arbitraires que le locuteur normal intègre en principe dans son idiolecte.

L'incohérence des productions qui en résultent est sans doute l'indice d'un rapport défectueux à la référence, au mieux limitée à des réancrages ponctuels, incapables d'empêcher la mécanique dérivationnelle de s'emballer, et de tourner peu ou prou à vide. Certes, cette discontinuité de l'ancrage référentiel n'est pas propre aux aphasiques, mais le locuteur normal semble observer, d'un ancrage à l'autre, une règle de congruence sémantique absente ici. Mais on peut alors se demander ce qui garantit cette règle de cohérence — la mémoire? une sorte d'adhérence référentielle d'arrière plan? Ces différents facteurs jouent certainement un rôle, mais n'excluent pas l'hypothèse (ce n'est qu'une hypothèse) que l'arbitraire soit simultanément une fonction *sui generis* dans l'idiome. Si en effet l'idiome n'est pas pour le sujet parlant un *système* dans l'acception structuraliste du terme, si la part de non motivation, particulièrement sensible dans le lexique, est irréductible, on peut se demander si cet élément normatif n'est pas l'un des constituants fonctionnels de l'idiome, à côté du réticulaire et des séquences automatiques. Qu'il s'agisse d'une aphasie de type phonématique (quand on

³⁵ Quant à la prétention, prétendument scientifique, à dépasser la taxinomie en direction de la grammaire interne, elle repose presque toujours sur la confusion des deux grammaires; quand elle ne cautionne pas en outre un abandon de fait du travail taxinomique. Ne chicanons pas: les grammaires cognitives à la Langacker ajoutent une méconnaissance de la taxinomie à une conception naïve de la représentation. Et posons la question: que nous enseignent-elles sur les idiomes?

ne peut plus contrôler les phonèmes) ou d'une aphasie de type sémantique, quand on ne peut plus contrôler le choix des unités, le rapport entre référence et norme ne devrait pas dans ce cas être conçu comme un simple rapport de cause à effet. En admettant, ce qui paraît raisonnable, que la perte relative du sens et de la phonè entraîne, ou favorise, un fonctionnement à vide de la mécanique linguistique, il est cependant plus prudent, et peut-être même plus exact, de souligner seulement l'existence d'une *corrélation* entre ce disfonctionnement de la référence et l'incapacité à intégrer psychiquement la part d'arbitraire qui fonde notamment (mais non exclusivement) ce qu'on appelle le lexique. En d'autres termes, cela voudrait dire que, pour que les signes de l'idiome réfèrent, pour qu'ils échappent à l'immanence, il faut que toutes les dérivations ne soient pas possibles, que tout ne soit pas systématique. Ce caractère jamais complètement systématique de l'idiome, qui n'est du point de vue de la grammaire externe qu'une conséquence de son historicité, rencontrerait dans ce cas une propriété de la grammaire interne, en l'occurrence la capacité normative du cerveau humain. Nous constatons au passage combien il est difficile, sinon par décision méthodologique, de séparer, chez *l'homo loquens*, normes sociales et particularités cérébrales³⁶.

3.2. *Les deux faces de la grammaire*

Le métalangage de la grammaire interne se révèle donc transversal par rapport aux partitions pratiquées (du moins dans notre tradition grammaticale) par la grammaire externe. Le couple séquence/bifurcation souligne en particulier l'homologie structurelle entre phonologie et syntaxe ou, plus exactement, les deux paliers syntaxiques fondamentaux que sont la syllabe et le syntagme, tandis que la grammaire externe de l'idiome place cette coupure entre le lexique et la syntaxe. Nul doute que l'opposition qui opère dans la grammaire interne ne soit tout à la fois plus abstraite et plus intégrante, puisque les séquences automatiques, qu'on peut juger proches d'un «lexique», incluent des structures traditionnellement considérées comme syntaxiques. Nous pouvons donc en conclure que les phénomènes que la grammaire externe regroupe traditionnellement sous le nom de «syntaxe» ne constituent pas un module véritable, mais qu'ils ont plus vraisemblablement des fondements divers — dans la grammaire

³⁶ Certains auteurs vont jusqu'à parler explicitement de *censure*. Ainsi B. Ducarne [BDR, p. 83], qui suggère dans la rééducation de «cerner par censures progressives le champ puis le lexique adéquat».

interne pour les phénomènes de rection et de dépendance, dans la programmation cognitive pour les phénomènes de constituance³⁷.

Il nous reste maintenant à préciser comment s'articulent langage et idiome d'une part, grammaire externe et grammaire interne d'autre part. Les problèmes posés par l'articulation de ces deux couples (qui ne doivent pas être assimilés) ont déjà été effleurés au cours de cet article, et nous sommes maintenant en mesure d'avancer quelques propositions.

En ce qui concerne notre premier problème, une chose est désormais claire: le langage et l'idiome sont séparés par une différence qualitative, qu'il n'est donc plus possible de considérer comme une simple paramétrisation. Cette conception naïvement rationaliste est en effet infirmée par certaines propriétés spécifiques de l'idiome: le mécanisme des séquences automatiques, le rôle de l'espacement phonématique et syntagmatique, la statut de la norme, etc. Autant de données qui interdisent parallèlement d'assimiler l'idiome à une sémiotique. Ceci définit le point de séparation entre deux versants des systèmes de signes. La langue comme phénomène grammatical, c'est-à-dire comme idiome, et le phénomène cérébral du langage³⁸. Une théorie cognitive de l'idiome est de même inévitablement incomplète puisque l'idiome fait appel à des processus spécifiques, et qu'il est à l'interface du cérébral et du social. On ne peut donc amalgamer en un seul et même objet *théorie du langage* et *taxinomie de l'idiome*. L'idiome présuppose des facultés cognitives, et il est donc normal qu'une détérioration de la faculté de langage entraîne des dysfonctionnements dans l'idiome, mais cela ne doit en aucun cas conduire à sous-estimer leur différence. L'idiome ne se réduit pas au langage, et peut du reste se maintenir plus ou moins malgré un appauvrissement drastique de la cognition et du savoir encyclopédique³⁹. Même ce qui est traditionnellement considéré comme spécifiquement «linguistique», le sémantisme et la prédication, est à cet égard une propriété sémiotique du langage plutôt qu'une spécificité des idiomes. L'espace de ce qui est «purement» linguistique, pour autant que

³⁷ Cette hétérogénéité est d'ailleurs directement visible dans le découpage traditionnel des manuels de grammaire: morphosyntaxe d'une part, à fondement empirique et sémasiologique, syntaxe de la proposition d'autre part, dont les présupposés sont presque toujours nettement onomasiologiques.

³⁸ On peut privilégier le cas échéant une approche *a priori* du langage, en proposer une définition logique ou phénoménologique plutôt que psychologique ou neurologique. Cela faisant, on ne supprime pas la différence qualitative entre langage et idiome. Une définition *a priori* de l'idiome est en revanche une contradiction dans les termes.

³⁹ Cf., ici même, l'article d'O. Sabouraud.

cette expression ait un sens, s'avère par conséquent *restreint*, et demande à être circonscrit avec rigueur⁴⁰.

Prenons un exemple simple. Ce n'est pas la même chose d'étudier la préposition en tant que phénomène cognitif ou de la définir en tant qu'entité de l'idiome. Les prépositions spatiales (*sur*, *sous*, etc.), tout comme les systèmes de comparaison, posent souvent des problèmes insurmontables aux malades souffrant de troubles cognitifs⁴¹. Si l'on veut fournir une définition cognitive (ou «sémantique générale») de la préposition, on peut par exemple l'écrire comme une fonction à deux variables ordonnées. La préposition sera alors conçue comme une *opération*, opération qui suppose des capacités cognitives susceptibles de transcender en relation abstraite une simple succession matérielle. Cette analyse peut sans doute profiter au grammairien, mais ce dernier a surtout besoin quant à lui de déterminer les rapports de dépendance entre des *signes matériels*. Et il la définira par exemple comme *opérateur de rection*. En théorie, la «linguistique», qui est la *science des idiomes*, pourrait donc se dispenser de s'occuper du langage. Peut-être même y a-t-elle intérêt. Car en voulant au contraire tout traiter à la fois, le langage, l'idiome, sa grammaire interne comme sa grammaire externe, elle se donne un objet dont l'hétérogénéité constitutive est indépassable et lui fait sans cesse courir le risque grave de confondre l'idiome et le langage. — Il va de soi du reste qu'il n'y a guère plus de sens aujourd'hui à parler de «la linguistique» qu'à évoquer «la mathématique», si ce n'est comme appellation syncrétique commode pour désigner un ensemble de disciplines liées aux idiomes. — Nous voyons par là toute la difficulté des linguistiques dites «cognitives», qui souffrent bien souvent d'un triple handicap: une distinction insuffisamment théorisée entre langage et idiome, conçue à tort comme un simple rapport entre principes et paramètres, un amalgame entre grammaire interne et grammaire externe, et une articulation défectueuse entre ces deux oppositions. Autant

⁴⁰ Sans chercher à sous-estimer leurs différences conceptuelles, notons que cette nécessité de redéfinir le champ proprement linguistique transparait dans plusieurs articles de ce numéro. La distinction entre *linguistique* et *symbolique*, patente aussi bien Sabouraud que chez Gelbert, invite à réduire, comme je suis tenté de le faire, l'espace du «linguistique». Dans un tout autre ordre d'idées, la perspective interactionniste de Bronckart oppose clairement «activité langagière» et système de signes «fermé». Quant à l'article de Fortis, il porte explicitement sur la délimitation du plan linguistique. (Cf. Blès et Samain, Avant-propos.)

⁴¹ On a rappelé plus haut les difficultés des aphasiques de Broca avec ces morphèmes. Mais l'obstacle cognitif qu'ils représentent est plus révélateur: lorsqu'on lui demande de mettre une croix au-dessus d'un rond, Zanetski dit ne pas savoir à quoi se rapporte *au dessus*. De même lorsqu'il s'agit de dire si une mouche est plus grande ou moins grande qu'un éléphant, il constate: «Je comprends seulement que la

d'écueils majeurs évités par les chercheurs qui poursuivent une tradition taxinomique et/ou structuraliste, laquelle ne s'attache quant à elle qu'à la description des idiomes.

Quoique leur distinction soit au fondement de ce travail, les relations entre la grammaire interne de l'idiome et sa grammaire externe ne sont pas faciles à déterminer. Nous avons simplement souligné en introduction que la seconde est un phénomène historique, tandis que l'autre entretient un rapport plus direct avec les processus cérébraux, et nous avons vu ensuite que leurs partitions n'étaient ni homologues, ni totalement divergentes. Par ailleurs, dans la mesure où il s'agit donc d'un idiolecte normalisé, la grammaire interne est sans doute plus sujette que la grammaire externe à varier d'un locuteur à l'autre (c'est la thèse quinienne de l'inscrutabilité). Il en va de même entre production et réception, ainsi qu'en témoignent aussi bien la pathologie que l'expérience ordinaire. Par contraste, la grammaire externe est *explicite, formalisée*, c'est-à-dire *écrite*⁴². Il n'y a pas de grammaire externe sans institution sociale.

Le métalangage et les orientations théoriques de la grammaire externe sont pour partie le fruit d'une conjoncture historique. Il est banal de souligner l'importance de l'héritage aristotélien pour la tradition occidentale, mais ce cas n'est nullement isolé. Ceci a eu comme on sait pour résultat que le métalangage a pu le cas échéant se construire et exister presque indépendamment des particularités de l'idiome à décrire. Certaines grandes partitions sur la grammaire externe, comme la notion de mot ou la notion de prédication doivent sans doute leur solidité plus à une sorte d'évidence intuitive, qu'elle soit logique ou cognitive, qu'à une nécessité proprement linguistique⁴³. Il n'en est pas moins *attesté* que la taxinomie, c'est-à-dire la mise en ordre du signifiant, a gagné en finesse et en adéquation au fil du temps⁴⁴, mais cette mise en ordre du signifiant n'est pas nécessairement homologue aux opérations du sujet parlant. Ainsi que nous avons pu le voir, tout porte à croire que bien souvent ce n'est pas le cas.

mouche est moins et l'éléphant plus, mais je suis dans l'incapacité de discerner et de dire si la mouche est moins grosse que l'éléphant ou plus grosse.» [Luria, *op. cit.*, p. 162-168]

⁴² G. Gelbert (ici même) me semble pointer une opposition analogue en distinguant des «lois accessibles à l'analyse» et des «lois plus ou moins non-dites ou secrètes».

⁴³ Il importe peu pour le présent propos que cette évidence soit naturelle ou acquise. Notons par contre que les structuralismes ont pour la plupart rejeté la notion de mot, et qu'en ce qui concerne la prédication, elle n'est nullement indispensable en syntaxe ; les grammaires dépendancielles s'en passent d'ailleurs le plus souvent. Il n'est pas question de discuter ici ces notions, qu'il suffise de rappeler qu'elle ne présentent aucun caractère de nécessité pour la description.

⁴⁴ Prétendre le contraire est inepte. Les travaux menés depuis vingt ans par les historiens de la linguistique ont du reste amplement montré *le caractère cumulatif du savoir linguistique et le perfectionnement simultané des métalangages*.

Quel est dans ce cas le mode de validité de la grammaire externe? Ce n'était pas l'objectif du présent travail d'en théoriser le fonctionnement, et on se bornera donc à quelques remarques sommaires sur son phénoménalisme, sur son caractère normatif, et sur le «lissage» qu'elle opère sur les partitions de la grammaire interne. Cette dernière propriété est peut-être plus directement intéressante pour le linguiste et nous en dirons quelques mots *in fine*.

Quelques analogies simples permettront d'abord d'appréhender ce qu'il faut entendre par *phénoménalisme*. Pour qui observe, par exemple, le travail d'une abeille, tout se passe *comme si* les alvéoles qu'elle construit obéissaient à un principe géométrique. Il n'en est rien, bien entendu. De même, tout se passe comme si un principe évolutif avait guidé le devenir de l'*homo erectus* jusqu'à l'*homo sapiens* moderne, et tout se passe comme si un principe d'échange réglait la circulation des femmes d'une tribu primitive à l'autre. Mais il faut espérer qu'aucun paléontologue, ni aucun anthropologue, ne confère à ces descriptions un contenu substantiel. Tous ces systèmes connaissent des processus d'équilibre et d'homéostasie, qui sont en réalité d'origine périphérique, mais semblent engendrés par le système lui-même. On obtient ainsi des descriptions qui correspondent aux faits observés, tout en révélant un ordre purement phénoménal, sans correspondance nécessaire avec des processus réels. Ce sont des artefacts adéquats. Or cette externalité de la description, qui fait apparaître des *effets* observables, caractérise également les grammaires externes⁴⁵. Pourvu que l'appareil taxinomique code correctement les formes, le caractère phénoménal des partitions opérées par la grammaire externe n'est pas un obstacle à son bon fonctionnement. Il lui assure même une fonction normative qui excède la simple norme scolaire et sociale d'adéquation (la «correction grammaticale»), car le codage ainsi opéré est structurant. Il assure une mise en ordre du champ.

Cette mise en ordre opère un *lissage* de l'hétérogénéité inhérente à la grammaire interne. Ce lissage affecte bien entendu les signes: par la grammaire, le signe n'est pas simplement une «enveloppe fédérant des représentations individuelles», mais le support d'un signifié⁴⁶. Normalisés par les dictionnaires, les signes de la grammaire externe

⁴⁵ Ceci caractérise *toutes* les grammaires externes. Hors du champ aristotélien, ce phénoménalisme se retrouve par exemple dans la grammaire comparée, qui a opéré un saut théorique important lorsqu'elle a cessé de voir dans l'indo-européen une langue réelle. (Cf. Samain, 2001).

⁴⁶ Cf. ici même les remarques de J.P. Bronckart, à qui j'emprunte cette citation et pour partie l'argument qui suit.

fournissent un savoir décontextualisé, distinct par son caractère anonyme d'une sommation d'expériences partagées (telle qu'en fournit la grammaire interne). La grammaire externe ne poursuit donc pas seulement le processus d'homogénéisation effectué par l'idiome interne, elle en modifie partiellement la nature. Non seulement elle renforce la normativité de l'idiome en sélectionnant les «bons» énoncés, mais, ce qui est tout aussi important, elle favorise l'intériorisation de certaines partitions non «naturelles». Ceci est déjà vrai au niveau des signes: alors que tout porte à croire que la syllabation est une capacité innée, ce n'est vraisemblablement pas le cas de la décomposition en mots, qui doit sans doute être étayée sur une grammaire externe. Le locuteur scolarisé dispose en conséquence de deux grammaires, et son savoir épilinguistique, sa grammaire interne, est pour partie le résultat d'une intériorisation de la ou des grammaires externes avec lesquelles l'institution sociale l'a mis en contact.

Cependant nous avons vu que les signes ne sont par eux-mêmes qu'un composant *sémiotique* de l'idiome, c'est-à-dire quelque chose que ce dernier peut partager avec un langage formel. Qu'en est-il des composants plus véritablement linguistiques, comme la syllabe ou le syntagme? On peut montrer qu'un lissage s'opère également à ce niveau⁴⁷. Dans la grammaire interne, nous devons distinguer les chaînes courtes (qui sont des séquences) des chaînes longues, qui comportent des bifurcations, donc des choix, et ne sont donc pas susceptibles d'être automatisées. Or la grammaire externe tend à traiter ces chaînes longues comme s'il s'agissait de séquences courtes. Ce phénomène est très visible dans les grammaires de constituants, qui considèrent des ensembles syntagmatiques de grandes dimensions, généralement baptisés *phrases*, comme des séquences uniques, préprogrammées. L'idée qu'il puisse exister des *schémas globaux de construction*⁴⁸ de grande dimension a fait naître la thèse que la phrase serait le format normal de l'analyse syntaxique, en même temps que sa dimension maximale. Un tel point de vue est à la rigueur acceptable si on ne lui donne qu'un contenu phénoménal et méthodologique, il est en revanche difficilement compatible tant avec les données de la langue orale qu'avec le français écrit antérieur à la langue classique. C'est en réalité un effet caractéristique de l'écrit et de la grammatisation.

⁴⁷ Pour une analyse plus détaillée de ce qui suit, cf. Samain 1999.

⁴⁸ Cf. ci-dessus, I.2.

Ce n'est pas tout. Cette tendance à traiter les séquences longues comme des séquences courtes, en ignorant les aléas inhérents aux phénomènes de bifurcation, se retrouve dans des phénomènes *a priori* typiquement syntagmatiques comme la coordination, dont tout élève a un jour appris la définition canonique. Une conjonction relie, nous dit-on, «deux mots ou de groupes de mots de même nature et de même fonction». Pareille définition présuppose une représentation «en constituance» de la syntaxe, dont il n'est pas difficile de montrer qu'elle est inexacte, car les particules conjonctives ont en réalité une double fonction, une fonction séquentielle et une fonction de bifurcation. Même la conjonction à laquelle cette définition semble le mieux s'appliquer, la conjonction ET porte la trace de ce double fonctionnement. Tantôt elle correspond à la définition canonique (on obtient alors une séquence), et tantôt elle indique au contraire un point de bifurcation. Il s'agit là de deux régimes syntaxiques distincts. Le plus curieux est que non seulement ce rôle de bifurcation a été généralement occulté dans le métalangage, mais qu'en outre la grammaire externe a eu tendance à produire *matériellement* des effets de lissage. On observe en effet qu'au cours de l'histoire de la langue française, la fonction de bifurcation de la coordination a tendu à s'effacer progressivement, quoique jamais totalement, au profit de sa fonction séquentielle. Il s'agit là sans nul doute d'un effet en retour de la grammatisation sur la grammaire.

Que dire en conclusion? D'abord qu'une théorie réaliste du langage est vraisemblablement impossible. *Seuls existent les idiomes* et leur irréductible historicité. La tradition structuraliste avait eu la sagesse de ne s'occuper que de ces derniers. C'est peu dire que les courants qui ont suivi ont été beaucoup moins sages, et que leur avenir scientifique s'en trouve hypothéqué. La sémiologie aphasique, parce qu'elle se situe à la charnière entre idiome et langage, invite à penser avec plus de rigueur les modalités de leur articulation. Et aussi à poursuivre attentivement le travail taxinomique, qui est la seule tâche spécifique du linguiste, en suivant notamment la constitution historique de ces séquences automatisées qui forment l'essentiel de la grammaire.

Bibliographie

- AUROUX (S.)
1994, *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga.
- DUCARNE DE RIBAUCCOURT (B.)
1988, *Rééducation sémiologique de l'aphasie*, Paris, Masson.
- GELBERT (G.)
1994, *Lire, c'est vivre*, Paris, Odile Jacob.
- GELBERT (G.)
1998, *Lire, c'est aussi écrire*, Paris, Odile Jacob.
- GUYARD (H.)
1994, «Le test du test. Pour une linguistique expérimentale», in *Pour une linguistique clinique* (J. Gagnepain éd.), Presses Universitaires de Rennes, p. 55-147.
- GOUGENHEIM (G.)
1984, *Grammaire de la langue française du XVIème siècle*, Paris, Picard.
- HÖNIGSWALD (R.)
1920 (1925), *Die Grundlagen der Denkpsychologie. Studien und Analysen*, Leipzig-Berlin, Verlag von B.G Teubner.
- IBRAHIM (A.H.) (éd.)
2001, *Les discours intérieurs au lexique*, Langages 142.
- JESPERSEN (O.)
1909→, *A Modern English Grammar on Historical Principles*, Heidelberg, Carl Winter/ Copenhagen, Munksgaard.
- LURIA (A.)
1995, *L'homme dont le monde volait en éclats*, Paris, Seuil.
- MOIGNET (G.)
1959, *Les signes de l'exception dans l'histoire du français*, Genève, Droz.
- MULLER (C.)
1991, *La négation en français*, Genève, Droz.
- OMBREDANE (A.)
1951, *L'aphasie et l'élaboration de la pensée explicite*, Paris, PUF.
- SABOURAUD (O.)
1995, *Le langage et ses maux*, Paris, Odile Jacob.
- SAMAIN (D.)
1999, «Connexions et programmes syntaxiques dans *Le Misanthrope* et *George Dandin*. Essai de grammaire nominaliste», *Actes du Colloque Phrases: syntaxe, rythme, cohésion du texte*, Paris, SEDES, p. 97-114.
- SAMAIN (D.)
2001, «La construction du métalangage dans le premier tiers du XX^{ème} siècle», *ICHOLS VIII, Studies in the History of Language Science*, New-York, Benjamins (sous presse).
- SAMAIN (D.)
à paraître, «La syntaxe de Jespersen et l'économie du signifiant», *Actes du colloque international sur L'histoire de la syntaxe de 1870 à 1930*, Presses du Septentrion.
- SAUSSURE (F. de)
1879, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipsick, Teubner.